

Claire de Lune

par Catherine Legeay

Claude s'y attendait : à sa descente au rez-de-chaussée du manoir d'oncle Paul, il serait accueilli par sa compagne, Véronique, qui lui enverrait à la figure encore chiffonnée de sommeil la phrase rituelle :

– Bien dormi ?

La phrase qui tue, au petit matin, chez des hôtes. Avec sa formule concise sans sujet, à laquelle on ne peut répondre que « oui », si possible avec un adverbe flatteur pour l'hôtesse : « très bien dormi ! » « Parfaitement bien dormi » « Jamais si bien dormi » « Pas dormi comme cela depuis longtemps ». Après cette introduction, il faudrait aussi s'émerveiller du petit déjeuner, du thé en feuilles de chez Klouzik, des confitures faites maison par la fermière voisine, avec les fruits de ses vergers non traités aux pesticides, du pain frais et des croissants végan sans beurre mais aussi sans huile de palme ni d'arachide, et du café de petit producteur des Andes. Claude en avait, d'avance, la nausée, et montait en lui l'envie de fuir, de rentrer dans son deux-pièces poussiéreux de la porte de Montreuil où, certes, il dormait mal à cause de la proximité du périphérique, mais où il n'avait pas à se poser, ni à poser, l'insidieuse question. Car justement, même dans la chambre confortable de ce manoir charmant de Normandie, il avait mal dormi. Du plafond à moulures où trônait un lustre prétentieux, tout en tubulures de laiton vieilli et en bobèches imitation Grand Siècle, étaient descendues de lancinantes questions comme l'obscurité en engendre à foison, cent fois posées et jamais résolues : pourquoi avait-il rencontré Claire ? pourquoi avaient-ils vécu si heureux ? Pourquoi l'avait-elle quitté ? Quelle vie avait-elle embrassée après lui ?

Aussi, dans cette question "bien dormi ?", une agaçante ellipse pour faire plus court et plus familier, entendrait-il « Bien vécu avec Claire ? » « Bien supporté la séparation avec Claire ? » « Bien quitté Claire ? », d'autant que l'oncle Paul n'avait sans doute pas manqué de donner à sa compagne ces informations sur son neveu, pour justifier de l'inviter un week-end au manoir: il fallait lui remonter le moral, lui changer les idées, lui présenter des gens de son âge, etc.

Il y avait eu déjà "avez-vous fait bonne route ?" puisque le manoir de l'oncle Paul pointait ses tourelles au milieu d'une clairière elle-même cernée de bosquets, taches de végétation vigoureuse au milieu d'une plaine monotone. Or la route de Claude avait été médiocre. Trop distrait par ses pensées, manquant de sommeil, il s'était trompé deux fois d'embranchement, avait été doublé quatre fois par des autochtones énervés et hostiles, et s'était inquiété sur la précarité du ravitaillement en carburant dans une contrée inhabitée. L'arrivée aurait pu être un soulagement, et l'hôtesse, bien que nouvelle dans les lieux, avait répandu une bienfaisante ondée de gentillesse et de bienveillance en l'accueillant. Mais il était en retard et d'autres convives du dîner du soir s'étaient présentés quelques instants après lui, poussant des cris de paon et s'esclaffant en excessives démonstrations de politesse, d'amabilité et de joie.

Après s'être esbaudis sans pudeur, les mêmes s'étaient émerveillés, sur le manoir, sur les tentures murales, les moulures et les pilastres, sur le tableau récemment acquis par l'oncle

Paul – "une jeune artiste encore peu connue mais qui monte" – et l'ambiance sonore – d'un jeune artiste encore inconnu mais qui montait aussi. C'est vrai qu'on pouvait toujours monter quand on est parti de si bas dans l'ouvrage, voilà ce que pensait Claude de l'art contemporain. Il supporta sans broncher le long moment, non de contemplation, mais de communion dans la perplexité : car aucun ne voulait avouer, non seulement qu'il n'y comprenait rien, mais qu'en plus c'était laid et uniquement remarquable par le degré de provocation qui y était atteint.

Claude avait répondu à l'invitation de l'oncle Paul parce qu'il espérait y voir sa cousine Emma qu'il appréciait et qui avait connu Claire. Les quelques confidences qu'il fallait délivrer à quelqu'un pour alléger sa peine, ou la renforcer tout en la mettant un peu à distance, lui seraient réservées. Mais elle s'était décommandée dans l'après-midi. « Tu diras à Claude que, vraiment, je regrette, ça m'aurait fait tellement plaisir de le voir... peut-être demain en début d'après-midi » et l'oncle Paul avait transmis le message au moment où les convives déversaient dans le hall d'entrée leurs exclamations enjouées. Seule une bonne odeur de cuisine, et la brève vision dans l'embrasure de la porte de la cuisinière âgée qu'il connaissait, l'avaient réconforté.

L'apéritif dans le grand salon bleu avait donné le ton des conversations : on ne parle que de ce qui va bien. Claude se voyait ainsi l'objet d'attentions particulières, comme un malade que des bien-portants se complaisent à choyer, épargnés qu'ils sont par les nécroses et les tumeurs. Et, en face, les interlocuteurs parfois bienveillants mais le plus souvent indifférentsjetaient dans le flot de la conversation les embâcles de leurs préoccupations égocentriques forcément supérieures en intensité et en valeur à celles des autres. En somme, c'étaient des mondanités que chacun se complaisait à trouver merveilleuses – rimant avec ennuyeuses. À table, il se trouva assis entre un ami de l'oncle Paul qui rejoignait le lendemain une chasse chez un hobereau voisin, dont la lourde silhouette débordait de la chaise Louis XV, et une jeune femme discrète dont il ne vit, en s'asseyant, que le poignet cerné de breloques tintinnabulantes. Reste de son éducation classique, la courtoisie l'avait amené à lui adresser la parole en phrases convenues dosant savamment la météo, le lieu de vie, l'activité professionnelle et le lien de parenté ou d'amitié avec l'hôte ou sa compagne. Après avoir fait l'effort de côtoyer le chasseur imbu de lui-même et si gras qu'il ne pouvait se tourner ni d'un côté ni de l'autre pour entrer en contact avec ses voisins, il fit l'effort d'amorcer une conversation. Claire aurait su, elle, avec sa douceur et sa légèreté, s'adresser à des inconnus en leur donnant l'impression d'être des êtres exceptionnels, si agréables à rencontrer. Elle posa sur lui un regard sombre et fiévreux, où couvait le feu d'une délicate névrose. Elle se laissa capter par sa conversation, en sauts habiles des sujets professionnels aux destinations de vacances, pour ne traiter que du superficiel et laisser s'ouvrir des brèches fragiles sur la vie personnelle. Il crut comprendre, dans le chuchotement sorti de ses jolies lèvres purpurines mais couvert par les éclats de rire d'autres convives, qu'elle travaillait pour une « belle entreprise du CAC 40 » et rentrait de vacances au Cambodge avec son amie. Elle insista bien "mon ami, e" pour que Claude n'entendît pas le masculin homophone. Il n'avait su comment poursuivre, et l'arrivée dans les assiettes d'un civet de cerf, tué sur les chasses de Paul, avait détourné l'entretien vers les battues, la course, les meilleures recettes... Le chasseur au dos carré raréfiait l'air autour de lui, en de véhémentes péroraisons avivées par le vin de Bourgogne. Elle n'avait plus fait aucun effort, et lui non plus. Il avait juste pu se délecter de son profil, entrevu en tournant légèrement la tête vers elle, ce qui lui donnait un point d'observation idéal, sans le risque de se faire rembarrer ou taxer de harcèlement : la virgule

rose de l'oreille, le nez bien ciselé, la rangée de cils de l'œil gauche surlignant une pupille à l'obscur éclat, les lèvres comme un bonbon fondant, la mèche brune virevoltant le long de sa joue.

Après le dîner, il avait encore fallu converser, s'intéresser aux soucis superficiels des autres : le vrai pensum. À quoi bon ? se disait Claude qui ne cessait de comparer cette réception à ce qu'elle eût été en compagnie de Claire. Sa voisine de table – il apprit par Paul venu lui dire quelques mots qu'elle s'appelait Eva – quitta vite l'assemblée au motif qu'elle n'était pas remise du décalage horaire. Claude n'aima pas son visage cette fois de face, et son sourire grimaçant. Il supporta quelques minutes encore les conversations oiseuses sur les derniers spectacles à Paris, les hôtels galonnés et les destinations originales et si créatives des derniers voyages, et se trouva enfin seul loin du tumulte dans sa chambre à l'étage.

Quelques grondements de tonnerre accompagnaient une procession de lourds nuages montés de la terre anormalement chaude en ce début de septembre. De courts et violents éclairs disputèrent à la lune son éclat, puis il la vit s'installer, gibbeuse et opalescente, dans un ciel sombre et enveloppant jeté comme une couverture sur le monde agité. Elle offrait sa clarté de tout son contour baroque et faisait miroiter l'étang, au milieu du parc, de lueurs argentées. Elle était là, presque humaine, prête à écouter ses plaintes et ses pleurs, peut-être à lui délivrer la solution à l'éénigme de la disparition de Claire, s'il se plaçait devant la fenêtre, bien en face et l'implorait telle une divinité. Séléné, Séléné... qui résonnait comme "silence", et rendait sacrée sa difformité.

Il lui sembla entendre des voix. Il tendit l'oreille et reconnut celle d'oncle Paul. Sa lourde silhouette zébrait les fourrés derrière l'étang moiré de mercure et il désignait à son interlocuteur une souche d'arbre, invisible pour Claude, en s'agitant autour des mots « dessoucher », « y aller à la tronçonneuse la prochaine fois », « pas abîmer les abords et la plate-bande de dahlias sinon Véronique pas contente »... Et le projet de se lever tôt le lendemain pour se mettre à ce travail.

Claude ferma un pan de la fenêtre et approcha une chaise, aux pieds un peu instables sous son velours défraîchi, pour poursuivre sa contemplation. Cela faisait des mois qu'il ne contemplait plus rien. Les mots d'oncle Paul résonnaient comme des injonctions morales : ne pas abîmer les abords... bien sûr, les abords souffraient toujours, et lui, à l'abord de Claire, souffrait de son comportement. Dessoucher, c'était ce qu'il fallait faire, arracher les dernières racines du tronc pourri, enlever de la terre toute trace de la vigueur passée, laisser béante une excavation propre et nue que des années ne suffiraient pas pour combler, et attendre le travail d'aplanissement du temps, avant d'accueillir peut-être un autre arbre ou un bosquet qui effacerait le souvenir du passé.

Claude referma la fenêtre sur la fraîcheur de la nuit et, allongé dans des draps blancs de lin un peu râches, sentit son cœur faiblir encore sous cette lune majestueuse. Puis il sombra dans un sommeil saturé de mauvais rêves.

Et ce matin, il faudrait quand même répondre qu'il avait bien dormi, ce que démentiraient certainement la mine grise et les yeux battus reflétés dans le miroir de la salle de bains.

Ce fut oncle Paul qui l'aborda en bas de l'escalier en tenue de jardin. Il avait dû déjà s'attaquer à la souche gênante et s'épongeait le front. Claude se demanda si c'était à la perspective de retourner à son ouvrage, ou au soulagement de quitter la conversation animée qui se tenait dans le salon du rez-de-chaussée où était servi le petit déjeuner : à cause de la lune gibbeuse, ils avaient tous mal dormi et le premier « non » en réponse à la question fatale avait déclenché tous les autres : le chasseur préoccupé de se lever tôt après une mauvaise nuit, la maîtresse de maison aux yeux cernés mortifiée de cette entorse au bon accueil indépendante de sa volonté et Eva au sourire plus crispé que jamais : la sombre énergie qu'il avait devinée chez elle l'avait quittée, absorbée comme dans un trou noir par la lune gibbeuse.

Paul l'interpella avant de retourner à son tronc d'arbre :

– Tu sais qui sera là pour le déjeuner ? Emma ! Elle s'est certainement libérée pour te voir ! Tu ne repars pas trop tôt j'espère ? Au fait, Véronique voudrait savoir si tu peux ramener Eva sur Paris... à Versailles je crois.

– Certainement, enfin, ça dépend à quelle heure.

– Tu verras avec elle. Tiens, ça t'intéresse de venir voir ma souche ?

Claude, reconnaissant, accepta de l'accompagner dans le parc. Ils étaient encore autour de la souche maintenant extraite, à coups de gros efforts d'homme et de machine, lorsqu'Emma passa la grille du parc. Claude eut l'impression de voir arriver Claire : la même silhouette gracile, le port de tête altier, la chevelure châtain doré ramassée sur l'épaule droite, le grand geste du bras pour saluer à distance. Elle étreignit avec chaleur son oncle et son cousin :

– C'est super de se voir ! oui, hier j'avais un empêchement jusqu'en début de soirée. Et en fait...

Elle s'accrocha à son bras pour aller vers le perron de la maison et saluer l'hôtesse, abandonnant leur oncle à son ouvrage.

– En fait, j'aurais pu arriver hier soir. Mais on dort tellement mal chez eux... Tu as bien dormi, toi ?

Posée par Emma, la question pouvait recevoir sa réponse négative.

– Non, mais tu sais pourquoi...

Elle lui pressa le bras et tourna vers lui son visage et son regard mutin :

– Ça doit être si dur...

Véronique interrompit ce début de confidence en venant à leur rencontre, suivie d'Eva apprêtée avec un bagage en main :

– Emma, quelle joie de te voir ! Claude, vous pourriez conduire Eva à la gare ? Finalement elle doit repartir ce matin.

– Certainement, assura Claude, contrarié de quitter Emma juste arrivée. Emma lui fit un petit clin d'œil.

– Tu en as pour vingt minutes aller-retour ! je t'attends au salon.

Claude ouvrit la portière à Eva et chargea son bagage. Il n'avait pas envie de parler avec elle, mais elle non plus. Elle laissa admirer son joli profil après avoir lâché :

– Qu'est-ce qu'on dort mal dans cette maison ! c'est la dernière fois !